

WIHÉA

Sorcière ou Indigo

Isabelle Vauché

Tome 1

Autoédition 2026

Site internet : <https://wihea.com>

Pour contacter l'auteurice : contact@wihea.com

Pour être informé de la sortie du tome 2 et des prochaines aventures de Wihéa, vous pouvez vous inscrire à la newsletter sur le site.

© Isabelle Vauché, 2026

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, sans autorisation écrite préalable de l'auteurice.

ISBN : 978-2-9597505-1-9

Dépôt légal : avril 2026

Imprimé par Amazon Kindle Direct Publishing.

Ce roman est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait pure coïncidence... quoique.

Couverture : illustration de Sandrine Plympton

Veynes le 21 mars 2026

Chères lectrices, chers lecteurs,

Je suis heureuse de vous présenter cette nouvelle version de l'histoire de Wihéa.

La première ébauche de ce roman est née il y a plus de vingt ans. Elle a été retravaillée, publiée une première fois, puis laissée reposer... comme certaines histoires qui ont besoin de temps pour mûrir.

Depuis, j'ai continué à écrire, à apprendre, à rencontrer d'autres auteurs et à explorer plus profondément l'univers de mes personnages. Revenir vers Wihéa a été une joie inattendue : j'y ai retrouvé une part de moi-même, mais aussi une histoire qui demandait à être racontée autrement.

*Les trois premiers tomes de **Wihéa, Sorcière ou Indigo** ont donc été entièrement retravaillés et réunis en deux volumes. Le livre que vous tenez entre vos mains en est le premier.*

Certaines aventures ont changé, certains passages ont évolué, mais l'essentiel est resté intact : l'histoire d'une jeune femme qui découvre la ville, ses dangers... et la place

*qu'elle doit prendre dans un monde où l'invisible n'est
jamais très loin.*

Peut-être avez-vous, vous aussi, déjà ressenti ces intuitions étranges, ces pressentiments qui semblent venir d'ailleurs. Wihéa vit avec cela depuis toujours. Ses facultés peuvent paraître extraordinaires, mais elles sont peut-être simplement une part oubliée de nous-mêmes.

À travers Wihéa, j'explore une idée qui me tient à cœur : ce que nous appelons parfois « extraordinaire » n'est peut-être que l'expression de capacités humaines oubliées, présentes en chacun de nous et qui ne demandent qu'à être reconnues.

J'espère que vous prendrez plaisir à suivre ses premiers pas dans cette aventure.

***La suite de l'histoire se poursuivra
dans le tome 2 de la saison 1.***

*Belle lecture,
Isabelle Vauché*

Mardi 21 mars 2000.

Le départ de l'une et le retour de l'autre.

Prapic, hameau des Hautes-Alpes.

Dehors, le vent de la montagne s'était calmé. Mais la pluie continuait de tambouriner sur le toit en ardoises. Les volets du chalet étaient fermés, et seules les deux bougies posées sur la table éclairaient la pièce. Leurs flammes vacillaient à peine, projetant sur les murs, les ombres des meubles familiers.

Assise à la table principale, Wihéa se tenait droite, le regard sur les cartes posées à l'envers devant elle, sur un tissu de soie mauve. Elle tendit la main sans hésiter. Ce n'était pas le moment de réfléchir. Mamilla lui avait toujours dit :

— *Laisse l'intuition ouvrir la porte, pas la peur.*

Ses doigts effleurèrent une carte, la retournèrent. Un murmure lui échappa :

— L'arcane sans nom... La Mort. L'initiation. La fin et le début de ma nouvelle vie...

Cette carte n'était pas un mauvais présage, au contraire, elle confirmait ce qu'elle savait déjà : le temps était venu de quitter ce lieu, de partir de la montagne, de répondre à un appel qui la taraudait depuis des mois. Elle reviendrait, bien sûr !

Avec un soupir, elle rassembla les cartes, les replaça dans leur écrin de bois sculpté, avec lenteur et délicatesse.

Elle prit ensuite le pendule dans sa paume, le soupesa, le caressa, sentant sa main chauffer à son contact. Elle hésita puis le reposa. Il ne dirait rien de plus. Elle aurait aimé savoir si elle reviendrait vite, mais la réponse qu'elle pressentait lui faisait peur.

Elle replia le voile délicat, recouvrit le tarot, le pendule, et autres objets hérités de sa mère et de sa grand-mère. Elle verrouilla le coffret à deux mains, selon son système de fermeture particulier, le serra brièvement contre elle, puis fit tourner la petite clé. Un clic discret, comme un battement de cœur scellé, se fit entendre dans le silence.

Elle passa la chaîne en or autour de son cou, fit glisser la clé sous son chemisier. Elle revit le geste de Mamilla, ce geste précis, tranquille, plein d'autorité et d'amour, lorsqu'elle lui avait donné ce trésor. Une douleur traversa sa poitrine : sa grand-mère lui manquait tellement. Mais ce n'était pas le moment de fléchir.

Elle souffla les bougies, le parfum de cire chaude flotta un instant dans l'air.

Elle enfila la longue capeline noire à capuche. Le tissu glissa sur ses bras, familier, presque vivant. Elle ferma les yeux. La voix de Mamilla, lointaine, résonna dans ses souvenirs.

— *C'est avec cette veste que je suis descendue à Grenoble, pour la première fois...*

Sa grand-mère lui avait offert le cadeau extraordinaire de quitter la terre le jour de son anniversaire, le 27 janvier. Depuis, elles conversaient en pensées, mais c'était loin du soutien physique... pourtant, elle leva le regard vers le plafond, dans une prière, un adieu, une supplique.

— *Mamilla, je t'en prie, viens avec moi.*

Le chalet baignait dans une faible lumière. Les ombres s'étaient allongées autour d'elle, comme pour l'étreindre une dernière fois. Deux vieux fauteuils à bascule semblaient encore *habités*. D'ailleurs, l'un d'entre eux l'était effectivement... Elle réalisa que le troisième était resté dans la chambre de Mamilla. Elle la revit, lors de ces dernières semaines, se balançant doucement. Wihéa sentit son cœur se serrer. Une vague de larmes brouilla sa vue.

Elle regarda son sac posé vers la porte d'entrée. Allait-elle vraiment partir ?

Elle posa son front contre la porte close, palpant dans sa poche, du bout de ses doigts, le billet de car qu'elle avait acheté la veille. Elle regarda dans la direction des cadres familiaux.

— Je reviendrai, quand je saurai la vérité sur votre mort, papa et maman.

Grenoble.

Serge se redressa d'un coup dans son lit, haletant. Il entendait son cœur battre fort dans sa poitrine. Il faisait encore nuit, il tourna la tête vers le réveil : Cinq heures. Il

grogna doucement, passa la main sur son front moite, puis tâtonna à la recherche de l'interrupteur. La lumière jaillit révélant les boiseries sombres de la chambre. Les meubles cossus en merisier lui inspiraient toujours ce sentiment de force tranquille qui l'avait toujours rassuré.

Il ferma un instant les yeux. Elle était là. Il avait entendu sa voix, sentit son odeur et même vu la montagne derrière elle...

Il soupira longuement et s'adressa au mur en face de lui.

— Ce cauchemar... Célyana, ou ce rêve plutôt, je le fais souvent. Pourquoi m'appelles-tu de là-haut, de ton chalet ?

Il resta un moment assis sur le bord du lit, les coudes sur les genoux, les mains jointes, le regard perdu vers le passé.

— Ça fait au moins dix fois que tu viens me voir la nuit. Tu ne l'avais jamais fait jusqu'ici. As-tu besoin de moi ? ...

Un silence s'installa, comme une évidence.

— Je crois que je n'ai plus le choix, n'est-ce pas ? Je pourrais m'échapper un jour ou deux. Je peux laisser l'usine à Daniel, il sait la gérer maintenant. Je pourrai monter au village, juste pour voir. Je n'ai jamais osé y retourner, mais si tu m'appelles, ce n'est pas pour rien. Tu sais faire ça, Célyana, avec tous ses pouvoirs, ma chère sorcière.

Il sourit malgré lui, se leva d'un mouvement raide, comme quelqu'un dont le corps se rappelle qu'il n'a plus vingt ans. Dans la salle de bain, il fit couler l'eau, passa sa main sous le jet encore froid. Devant le miroir, il observa son visage, ses rides, sa barbe poivre et sel. En se rasant, d'un geste sûr, il parla à voix haute, comme pour se convaincre.

— Tu ne me reconnaîtras pas. J'avais seize ans à l'époque et toi, le double... Y retourner maintenant, c'est sûrement une folie. Peu importe, j'en ai besoin. Ces rêves m'y obligeraient presque. C'est un pèlerinage, pas une escapade, et quand bien même, j'en ai le droit.

Il enfila une chemise, un pantalon de toile, un pull chaud. Puis, il prit son sac de voyage, y mit quelques affaires et descendit dans le vestibule.

À peine avait-il atteint la porte que Monique apparut, sortie du petit salon.

— Monique ? Vous êtes déjà levée ! Voilà qui me surprend. Depuis trente ans que vous vivez ici, je ne vous ai jamais vue si matinale.

Elle haussa les épaules, l'œil brillant, la voix traînante :

— En fait, cher beau-papa... je ne me suis pas encore couchée.

Elle glissa une main dans ses cheveux, afficha un sourire flou.

— J'y vais. Et je vous prierai de ne pas faire de bruit. Vous savez comme mon sommeil est léger, en journée.

Il esquissa un geste de la main, apaisant.

— Je pars quelques jours. Vous voudrez bien prévenir Daniel ?

Elle se retourna vivement, comme piquée sur le vif.

— Où allez-vous ?

— En vacances.

— En vacances ? Vous ? C'est nouveau, ça. Et Daniel ? Il est débordé à l'usine, et vous, vous partez en vacances...

Elle eut un hoquet discret. L'alcool dansait dans ses veines, levait ses inhibitions et sa voix se fit plus tranchante :

— C'est quand même votre usine, alors vous pourriez l'aider un peu.

— C'est quand même votre mari, alors vous pourriez l'aider un peu, aussi.

Il lui lança un sourire crispé, ouvrit la porte. À peine l'avait-il franchie qu'il entendit ces mots cruels, crachés dans son dos :

— Vivement que tu crèves, vieille peau, pour qu'on soit enfin tranquilles avec ton fric.

Il s'arrêta une seconde, choqué, même s'il ne fut pas totalement surpris. Il soupira et continua son chemin, sans un mot.

Dans la voiture, la route s'ouvrait devant lui comme un ruban sombre. Le jour se levait lentement sur les montagnes. À mesure qu'il s'éloignait de la ville, ses pensées revenaient à son fils.

Pourquoi Daniel reste-t-il avec cette mégère ?

Le souvenir d'une scène, un soir de la semaine, lui redonna le sourire. Les secrétaires étaient parties et il avait eu besoin d'une photocopie. En ouvrant la porte du bureau, il avait surpris son fils embrassant une jeune femme. Ils s'étaient figés, gênés. Serge n'avait pas prononcé un mot, mais il avait arboré une mimique étrange, entre la tendresse et la compréhension.

Il a droit au bonheur, pensa-t-il. Il le mérite, et s'il pouvait divorcer, cela serait encore mieux. Je ne supporte plus Monique... Dire qu'il a épousé, lui aussi, une femme alcoolique... Je n'ai jamais divorcé, mais pour lui, il est encore temps...

Grenoble dans l'après-midi.

Le bus toussota avant de s'immobiliser à son terminus. Wihéa ouvrit les yeux. Elle avait cru somnoler, mais c'était un demi-sommeil nerveux, grignoté par ses pensées sombres, ses peurs de l'inconnu. Elle avait le ventre noué, les jambes engourdis.

Le voyage avait été long, tellement long.

À Orcières, quelques habitants s'étaient avancés, sous la pluie, au moment du départ. Des visages connus, tendus, confus, qui venaient lui souhaiter un bon voyage. Certains avaient esquissé un signe de la main, de loin. Personne n'avait vraiment cru qu'elle partirait un jour. Ils l'avaient vue grandir, elle faisait partie du paysage, comme une pierre, un mélèze, une ombre familière. La voir monter dans le bus avec un sac de voyage avait été une surprise.

Mais c'était trop tard, elle était partie. Certains haussèrent les épaules, sachant qu'elle reviendrait, et d'autres... sans doute, s'en moquaient-ils ?

Seul Joël savait, mais elle avait profité du fait qu'il soit en randonnée avec un groupe, pour partir. Il avait préféré ainsi, lui aussi, sinon, il ne l'aurait sans doute pas laissé partir. Elle regarda en direction de la montagne et songea que la sortie, sous la pluie, ne devait pas être facile...

Une fois dans le car, Wihéa n'avait pas cherché à retenir ses larmes. Elles coulaient librement, comme la pluie contre les vitres. Elle ne se cachait pas. Elle pleurait la montagne, Mamilla, son enfance, Joël, et tout ce qu'elle laissait

derrière elle. Elle était censée revenir, alors pourquoi une telle déchirure ? Elle avait l'impression d'abandonner une partie de son âme, sur place.

Entre La Salle et Vizille, une femme s'était installée à ses côtés. Une inconnue d'une cinquantaine d'années, au visage doux. Elle lui avait tendu une boîte de biscuits, lui avait parlé du temps, des paysages. Wihéa avait souri poliment, mais refusé : elle n'aurait rien pu avaler, son estomac était trop noué.

Quand elle descendit enfin du bus, le chauffeur, qui avait suivi son reflet dans le rétroviseur pendant tout le trajet, demanda :

— Ça va aller, mademoiselle ?

Elle hocha la tête.

— Oui, je pense... merci.

— J'espère avoir le plaisir de vous avoir prochainement dans mon bus, au retour, pour vous ramener chez vous. Il lui avait légèrement pressé le bras, dans un geste simple qui se voulait rassurant.

— Bonne chance à Grenoble.

Elle aurait voulu lui sourire, elle murmura d'une voix brisée :

— À bientôt, je l'espère aussi.

Elle ramassa son sac de voyage et quitta le bus sans se retourner. Elle fit à peine quelques pas avant de s'immobiliser. L'air lui sembla plus dense ici, chargé d'odeurs inconnues, lourdes, irrespirables.

Elle fit la grimace, surprise par cette brutalité urbaine. Pourtant, ces effluves âcres eurent un effet inattendu : elles la ramenèrent au présent, la tirèrent hors des souvenirs.

Ici, il pleuvait, un crachin fin, tiède en ce mois de mars. Elle s'abrita sous un haut-vent. Il était déjà dix-huit heures. Le ciel, bas, étouffait les sons. Elle leva les yeux. Les passants défilaient, pressés, rivés à leurs portables ou à leur solitude. Elle les observait avec une curiosité distante. Certains la regardaient aussi, intrigués.

Elle comprit pourquoi en passant devant la vitrine d'un petit magasin. Une affiche ancienne, jaunie par le temps, représentait une femme vêtue, exactement comme elle, d'une longue veste sombre, et le même sac de cuir au bras. L'affiche parlait des voyages en 1950 et son message, *Osez voyager avec confiance*, lui fit du bien. Elle y vit un message de sa grand-mère qui l'encourageait.

Elle n'avait pas réfléchi à sa tenue. Elle avait pris la veste de Mamilla et son vieux sac, patiné par le temps, comme pour retrouver sa force, sa présence aussi... Cette capeline, sa grand-mère l'enfilait pour aller faire des soins dans la vallée. Mais ici, elle paraissait étrange, totalement démodée. Tout semblait déplacé, surtout elle.

Un tram passa dans un crissement métallique, la faisant sursauter. Elle suivit des yeux la rame blanche qui glissait comme un serpent lumineux entre les immeubles.

Concentre-toi. Oublie le regard des autres.

Joël lui avait conseillé de prendre un hôtel. Elle tenta un premier à la façade défraîchie, l'accueil fut si froid qu'elle renonça.

Un second fut pire encore, pas un regard, pas un mot. L'homme à l'accueil lisait le journal.

Devant le troisième, une femme en jupe très courte et soutien-gorge rouge l'aborda :

— Pas pour toi, chérie. Va ailleurs !

Elle n'insista pas.

Elle avançait au hasard, portée par le bruit. Tout résonnait : les voitures, les talons des femmes pressées, les voix, même le vent semblait amplifié. Ce monde lui était si étranger. Elle était rarement venue à Grenoble, pour une journée au plus et jamais seule.

La pluie avait redoublé d'intensité. Soudain, au détour d'une rue, elle entendit un son reconnaissable : celui de l'eau ruisselant dans un murmure rassurant.

Elle s'accrocha à ce bruit, comme à une main tendue. Marcher et ne penser à rien d'autre.

Puis son pas se fit hésitant, ralenti et vacilla. Finalement, elle s'arrêta sous un porche désert, déposa son sac, s'assit sur ses talons et couvrit ses oreilles de ses mains. Elle se sentait tellement vide.

— Ne plus entendre. Ne plus voir. Ne plus être ici.

Elle avait préjugé de ses forces, de sa volonté. C'était si difficile. Elle ne se plaignait pas à voix haute, pourtant, elle entendit, en elle :

— *Courage mon enfant... Il le faut puisque tu veux découvrir la vérité.*

Elle rouvrit à peine les yeux, la gorge serrée.

— Mamilla, je ne pensais pas que ce serait si compliqué... Aide-moi, de là-haut, je t'en prie...

— *Je comprends ma petite, je vais t'envoyer un ami.*

Les larmes vinrent d'un seul coup, chaudes, abondantes. Elle ne tenta pas de les retenir.

Soudain, une main se posa sur son épaule. Ce n'était pas une sensation, comme parfois, depuis que Mamilla était partie, non, c'était une main puissante, humaine.

— Mademoiselle...

La voix était rauque, basse, un peu enrouée. Wihéa sursauta. Ce n'était évidemment pas sa grand-mère, mais sans doute l'ami dont elle venait de lui parler.

Elle releva rapidement la tête. Un homme se tenait devant elle, immobile dans la pénombre. Ses cheveux en bataille, sa barbe blanche parsemée de mèches grises, son pardessus élimé jusqu'au fil signifiaient la rue, l'usure, le froid. Pourtant ses yeux, d'un bleu pâle presque transparent, étaient d'une douceur inattendue.

Il ne bougeait pas, ne lui parlait pas. Il était juste là, une présence tranquille, rassurante.

Toujours sans un mot, il s'assit à côté d'elle. Son chien, un husky aux yeux vifs, s'approcha, posa son museau contre la main de Wihéa, et lui donna un coup de langue pour essuyer ses larmes. Ce contact la fit frémir.

— Que faites-vous là, toute seule ? Vous n'avez pas froid ? Vous me faites de la peine à pleurer ainsi... Votre veste est trempée.

Elle baissa les yeux.

— C'est celle de ma grand-mère.

Il hocha lentement la tête.

— Et votre grand-mère vous laisse venir seule en ville ? Et vos parents ?

— Ma mère et mon père sont morts quand j'avais cinq ans. Et ma grand-mère... il y a presque deux mois.

Elle avait tout dit d'un trait, comme on arrache un pansement. Aussitôt, elle ferma les yeux. Prononcer ces mots ouvrait une brèche trop vive.

Il resta silencieux. Puis sa voix revint, plus basse, presque tendre.

— On dirait que vous venez d'une autre planète...

— Plutôt d'une autre époque, je crois.

Il éclata d'un rire clair, franc. Sans comprendre pourquoi, elle rit aussi. Un rire timide, incertain, mais bien réel. Elle qui croyait avoir oublié comment on faisait, ces derniers temps. Ce devait être nerveux.

Elle caressait doucement le chien couché à ses pieds. Sous sa paume, la chaleur du pelage la réconfortait. Ce n'était pas seulement un animal, c'était une présence, lui aussi.

— Je m'appelle Matthieu. Lui, c'est Reporter. Et vous, mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

— Wihéa.

— C'est ravissant, ça. C'est de quelle origine ?

— C'était le prénom de mon arrière-arrière-grand-mère. Il paraît que ça vient des Celtes.

Il hocha la tête :

— Alors Wihéa... que faites-vous ici, toute seule, dans cette grande ville grise ?

Elle chercha ses mots. Mais aucun ne venait.

— Je... il faut que... c'est pour...

Il leva la main, l'interrompit.

— Laissez tomber. Je ne veux pas vous embarrasser. Plutôt... Ce soir, que comptez-vous faire ?

— Trouver un hôtel, dormir quelque part.

— Bonne idée. Pas ici, toutefois. Dans ce quartier, ce sont surtout des hôtels de passe.

— De passe ? ... Qu'est-ce que c'est ?

Il sourit, mais ne répondit pas. Comment expliquer cela à cette jeune fille débarquée dont on ne sait où ? Il détourna simplement le regard puis se leva. Reporter fit de même, docile. Matthieu tendit la main vers le sac. Elle hésita, puis le lui confia avant de le suivre.

Ils marchèrent côte à côte dans une ville soudain plus calme. Les rideaux métalliques des boutiques étaient baissés. Les néons s'allumaient peu à peu. La pluie avait cessé, laissant sur les trottoirs une fine pellicule brillante.

Arrivés devant un grand bâtiment ancien, Matthieu déposa le sac.

— L'Hôtel de la Gare. Pas très romantique, mais propre et pas trop cher. Quarante-deux euros la nuit. Tu as de quoi payer ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, mais soudain, une angoisse immense la saisit. Elle fixa le couloir lumineux derrière la vitre, la réception, cet homme à la veste impeccable qui la regardait déjà. Elle recula d'un pas.

— Tu peux m'accompagner ? ... J'ai peur.

Matthieu sourit avec douceur, lui montra ses vêtements sales, son manteau taché.

— Je ne pense pas qu'ils me laisseront entrer. Et puis... il ne va pas te manger, cet homme.

— Non... mais je ne sais pas quoi lui dire. Et puis...

— Et puis quoi ?

Elle le fixa, soudain prise d'un élan qui la surprit elle-même.

— Et toi, où dors-tu ?

— Moi ? À l'hôtel de la Cloche !

Il rit. Elle fronça les sourcils.

— Tu m'as amenée ici alors que toi, tu vas dans un autre hôtel ?

Il lut la confusion dans ses yeux, la panique qui revenait.

— Non, petite... *l'hôtel de la cloche*, c'est une expression. Ce n'est pas un vrai hôtel.

— Tu vis dans une expression ? se moqua-t-elle pour se garder une contenance.

Elle ne comprenait plus rien, mais elle savait une chose : elle ne voulait pas qu'il s'éloigne. C'était son protecteur, envoyé par sa grand-mère, elle avait besoin de lui.

— Je t'en prie. Ne me laisse pas seule.

Il soupira doucement, fouilla dans sa poche, en sortit quelques pièces.

— Je n'ai pas grand-chose, mais je peux t'offrir un hamburger. On mangera un morceau, et ensuite, on reviendra ici. Tu décideras.

Elle sortit un billet de sa poche, le glissa dans sa main.

— Je ne connais pas les hamburgers. Mais d'accord.

Il hésita à refuser, seulement, il avait faim aussi, et il sentait que c'était juste.

Il faisait nuit, ou presque. Les lampadaires jetaient une clarté blanche sur les trottoirs. Il n'y avait pas d'étoiles, constata Wihéa. Ou plutôt, trop de lumière pour voir le ciel.

Elle avait goûté à ce plat étrange, tiède, sucré-salé, emballé dans du papier. Elle avait mangé un hamburger. C'était bizarre, mais pas mauvais, nourrissant, réconfortant, à sa manière. Et puis, quand on a faim !

Ensuite, ils avaient marché pour finalement arriver au bord de l'Isère.

Le bruit de l'eau, constant, régulier, les enveloppait. Ils descendirent un sentier humide, jusqu'à une berge sous un pont. Là, dans l'obscurité, elle vit des cartons empilés, des couvertures, un vieux chariot rouillé rempli de sacs plastiques. Que faisait-il là avec tout ce barda ? Elle croisa son regard et continua d'avancer. S'il dormait là, c'était d'accord. Elle avait lu dans de vieux livres que certaines personnes dormaient sous les ponts, elle n'avait pas imaginé qu'il en était encore de même. Elle regardait autour d'elle tandis qu'il disposait des cartons contre le vieux mur.

C'était un monde étrange, et pourtant, elle s'y sentait en sécurité, avec lui.

Soudain, à quelques mètres, un homme émergea à moitié de ce qu'elle considéra comme un tas de tissus usés, les faisant sursauter.

— Oh ! Matthieu ? C'est quoi ça ?

— Ça, comme tu dis, c'est une amie. Elle va dormir là. L'individu les observait, les yeux écarquillés.

— Mais t'es malade ! Cette fille a rien à foutre là !

— Chut.

Matthieu prit la main de Wihéa tandis que l'homme se dissimulait sous ses couvertures.

— C'est ça, l'hôtel de la cloche. Nous sommes SDF : Sans domicile fixe. On dort ici dans les cartons. Ce n'est pas le Ritz... mais c'est chez nous.

Elle observa les abris improvisés, entendit la rivière, tout près.

— J'aime le bruit de l'eau. Je me sens bien ici. Je dors souvent en montagne, au sol. Cela me va bien, ici. Je peux rester ?

Il la regarda, surpris qu'elle ne s'enfuit pas à toutes jambes. Cette fille était étrange, mais il sentait qu'elle n'était pas là pour rien, qu'il devait la protéger.

— Bon... puisque tu sembles décidée, le mieux c'est que tu restes près de Reporter et moi. Ici, on ne sait jamais ce qui peut arriver la nuit.

Il désigna un matelas de mousse, couvert d'une couette usée et sale.

— Mets-toi là. Je vais t'en chercher une autre.

Elle s'allongea tout habillée, sans retirer ses chaussures.

Pendant ce temps, Matthieu attachait la laisse de Reporter à la poignée du sac.

— Ce genre de sac attire les convoitises, expliqua-t-il.

Il s'étendit à son tour, à quelques centimètres d'elle, sans la toucher. Elle sentait sa chaleur, sa présence tranquille. Épuisée et déjà à moitié endormie, elle se rapprocha instinctivement et posa la tête sur son épaule, comme elle l'avait fait tant de fois avec Mamilla, les nuits d'orage ou de mauvais rêves.

Il resta immobile. Puis, lorsqu'il fut certain qu'elle dormait profondément, il passa doucement un bras autour d'elle, dans un geste pudique et protecteur. Le sommeil pourtant tarda à venir.

La nuit précédente, un rêve étrange l'avait troublé. Une vieille femme s'était assise près de lui, au milieu des cartons. Son visage lui était inconnu, mais son regard doux paraissait grave. Elle lui avait murmuré qu'il rencontrerait bientôt la femme qui bouleverserait sa vie.

Il tourna légèrement la tête vers la jeune fille endormie contre lui. Sa respiration était paisible, presque enfantine. Non... cela ne pouvait pas être elle. Elle n'était encore qu'une enfant. Mais une certitude étrange demeurait en lui, silencieuse et tenace : quoi qu'il arrive, il devrait veiller sur elle.

Sur la route, en direction de Prapic.

Serge roulait sans effort dans sa berline confortable. Les voitures quittaient les hauteurs, descendaient vers Grenoble, alors que lui remontait. Il avait donc l'impression d'aller à l'encontre du monde. Et, ça lui plaisait.

À La Mure, il s'arrêta pour prendre un café et un croissant tiède, il n'était pas pressé, il voulait aller doucement.

Ses pensées vagabondaient : l'usine, les fournisseurs. Daniel. Qui était cette jeune femme, si lumineuse qu'il embrassait ? Elle travaillait à l'accueil, non ? Ou au secrétariat ? Ah oui, Mélanie. Mélanie Courbert. La fille de Jo. Son ami lui avait demandé de l'embaucher pour remplacer Claudia, la comptable, en congé maternité. Finalement, elle faisait l'affaire. Il en parlerait à Daniel. Peut-être un contrat plus stable ? Et puis... elle semblait lui faire du bien. Il sourit en pensant à son fils, heureux.

Il bifurqua vers Saint-Bonnet. Après quelques kilomètres, il s'arrêta un instant au bord de la route. Devant lui, une maison était en ruine.

Des souvenirs revinrent à son esprit : janvier 44.

J'avais seulement seize ans. J'étais un gamin. Pourtant, en ce temps-là, j'étais un fugitif.

Il revit les soldats allemands, les corps alignés contre le mur : son père, ses frères, même son vieil oncle. Ils avaient tous les mains liées et allaient être fusillés. Il s'était caché, recroquevillé, dans une ancienne cache d'enfant, là où il jouait autrefois. Ce jour-là, son enfance s'était éteinte, pour toujours.

Il avait fui, à vélo, pour rejoindre le maquis. Il avait passé quelques mois à s'entraîner, et un jour, il était venu à Saint Bonnet, sur cette route, en camion, avec ses frères d'armes.

Il resta là, figé quelques minutes, respirant lentement. Puis, il remit le moteur en marche : la route vers un passé plus joyeux l'attendait.

Les lacets s'enchaînaient, les maisons neuves aussi. Mais plus il montait, plus le paysage se figeait. Les chalets s'espacèrent, la montagne reprenait sa place. Et, enfin, il arriva à Prapic.

Le village n'avait presque pas changé. La mairie, l'école, le cimetière niché en contrebas... Une seule construction neuve, à côté de l'église, jurait dans le paysage.

Il descendit de voiture, respira l'air frais. Le printemps colorait les feuillages de vert tendre. Tout était calme. Figé. Le temps s'était mis en pause.

Il peinait à retrouver le chemin du chalet. La première fois, on l'y avait conduit inconscient. Il n'avait pas vu les détours, ni les pierres, ni la courbe du sentier entre les mélèzes. La seule fois où il avait réellement emprunté ce chemin, c'était dans l'autre sens, après de longs merveilleux mois de rétablissement, pour quitter le chalet.

Il redescendait vers Grenoble, encore fragile, laissant derrière lui les murs de bois, l'odeur de résine, et quelque chose de plus flou... presque une part de lui-même.

Aujourd'hui, tout lui semblait différent. Le paysage n'avait pas changé, et pourtant il ne reconnaissait rien.

Il décida de s'arrêter manger. L'auberge Prapicoise était quasiment vide. Il s'installa dans la terrasse fermée. La pluie s'était arrêtée, mais il faisait frais. Une jeune femme vint prendre sa commande. Son accent, légèrement pointu, lui donna envie de sourire, c'était le même que celui de Célyana. Une marmotte s'agitait tout près, fouillant dans

des épluchures. Elle préparait son hibernation, pendant que lui, Serge, émergeait lentement d'un très long sommeil.

Il resta là, seul, le regard perdu dans les montagnes.

Célyana, son premier Amour, son seul Amour. Elle et sa mère l'avaient sauvé d'une mort certaine, alors qu'il était blessé et que les Allemands cherchaient les maquisards.

Il revoyait ses gestes, ses cheveux, ses mains. Le chalet, les plantes accrochées aux poutres de la pièce secrète, au sous-sol. Puis, un souvenir plus vif encore remonta. Tandis qu'il allait mieux et qu'il n'y avait pas de risques, ils étaient partis ensemble, cueillir une racine spéciale. Il avait oublié son nom, évidemment, mais pas la scène. Elle se penchait vers la terre pour ramasser ce qu'elle cherchait, sa robe fleurie soulevée par le vent. Lui, n'avait d'yeux que pour sa poitrine et sa gorge nue, ébahi.

Elle avait vu son regard et elle avait ri.

— Tu sais, Serge... il y a des choses à apprendre dans la vie, au-delà des fleurs et des racines. Alors viens.

Elle lui avait pris la main, l'avait entraîné dans une bergerie quasi neuve. Il se souvenait de la robe fleurie, bleue, qu'elle avait retirée sans pudeur. Il avait découvert et possédé le corps nu d'une jeune femme libre, douce, riieuse. C'était sa première fois... Jamais il ne l'oublierait.

Il revivait chaque geste, chaque frisson, sa peau contre la sienne, le souffle court. Un frisson lui parcourut l'échine.

— Vous avez froid, monsieur ?

Il sursauta. La serveuse venait de poser l'assiette devant lui.

— Non... Enfin... je ne crois pas.

Il sentit ses joues s'échauffer. Elle le regardait avec un air soucieux.

— Vous êtes sûr ? Vous êtes bin pâle.

— Ce doit être l'altitude et la fatigue du voyage, à mon âge.

Elle sourit.

— Vous voulez une chambre pour vous reposer après le repas ?

— Oui, volontiers, je vais rester quelques jours.


Il se tut, souriant. Il n'allait pas lui avouer qu'il allait chez son ancienne amante, car il avait rêvé d'elle.

Il mangea avec appétit, et se reposa un moment puis se promena dans les alentours, sans reconnaître de chemin particulier. Il se coucha tôt, décidé à trouver, le lendemain, le chalet de sa sorcière bien-aimée.

Il ne se doutait pas qu'il n'était pas encore prêt à retrouver ce qu'il croyait être le passé...

L'histoire continue...

Si ces pages vous ont appelé, la suite vous attend.

 *Version brochée ou kindle sur*

<https://www.amazon.fr/dp/2959750519>



Merci pour votre lecture.

Isabelle